

Naïma

Sur ton ventre bombé, je fais sauter mes puces savantes. Tu te cabres de colère, Bison Rebondi – tu dois ton nom à un cochon d'Inde roux que j'avais dans le temps. Un cochon d'Inde rosette, comme le saucisson : sur son postérieur, les poils s'épalaient en partant d'un centre, comme si le cochon avait crû posé de biais et qu'il en ait gardé, là où le dos amorce une courbe pour devenir le popotin, un disque de poils aplati. Qu'est-ce qui peut pousser un cochon d'Inde à rester ainsi fiché de guingois jusqu'à ce qu'il ait atteint sa taille adulte ? Tu dois en tout cas connaître cette expression qu'on utilisait enfants pour décrire une personne au nez camus ou à la face épatée : elle a été bercée trop près du mur. C'est un peu le cas de Gontran mais qu'importe, ça ne fait pas de lui un moins bon mari.

Mon cochon d'Inde se cabrait dans de petits sursauts nerveux, ou sous l'effet de la langue de notre chien noir qui n'aimait rien tant que de lui nettoyer son petit trou de balles protubérant qui ressemblait aux crottes en sortant et dont le cleps était friand. Tu te cabres tout pareil. De colère. Une jambe bottée de cuir posée sur la barrière blanche en bois, mon grand chapeau mou sur la tête, le lacet noué, ample, sous le menton, je te regarde faire moutonner la poussière. J'aimerais que moi, la barrière, le sol plat de l'enclos, on fasse de concert un bond léger quand tu retombes au sol. Mais non, on ne bouge pas. Les morsures de mes puces savantes sur la peau tendue de ton ventre sont vives, mais tu n'ébranles pas la terre. Tu soulèves de la poussière, enragé, impuissant à déloger les voraces que, vicieuse, j'ai jetées dans ton cresson.

La vision est silencieuse. Il n'y a pas de bruit sur le ranch, je n'entends que le son mat de tes sabots quand tu retombes. Tu dois bien enrager, renâcler, jeter des lames de salive autour de ton mufle. Pourtant je n'entends rien.

Je frotte doucement la semelle de ma santiag pointue sur la barrière blanche, pour un peu de mouvement et de bruit. Je devrais faire cesser le supplice, rappeler mes puces savantes. Après tout, j'aimais bien mon cochon d'Inde roux mat. Et puis, tu ne m'as pas fait tant de mal que ça, peut-on envisager adultère sans houle ? C'est plus que de l'œil pour œil, quand même, j'abuse...

Alors je cesse le supplice, je rappelle mes puces, tu quittes ta peau de taureau et on fait la paix ?

Car c'est bien là le fin mot de l'histoire : je serais bien aise de faire une fois encore Pasiphaé, que tes sabots, émoussés quand même, labourent mes flancs blancs de génisse tendre parce que ta panse bossue ferait obstacle à ton barreau de chaise que de tout l'effort de ma croupe renversée, je cherche à

happer dans ma fente impatiente. Mais que ta panse me claque sur la croupe douce, que je glisse sous ta poussée, mais que tes pattes me bloquent comme un ballon ovale, et, han, han, tu mets du cœur à l'ouvrage, ça y est, je t'ai dans le conduit, que ton membre y glisse bien ! Mais je te préviens, tu mets une capote, je ne veux pas de Minotaure – pense donc aux frais de cantine ! Et à l'effroi de mes gamines devant ce demi-frère naturel...

Alors, je rappelle mes puces ? Oh, tiens, non, je les oublie entre les crins de l'autre grosse bête, adviennent que pourra, moi, d'un coup de nuque, je jette mon chapeau, d'un coup de pied, je lance mes bottes, j'envoie valser le reste, je suis une jument blanche nerveuse et je file au grand galop car je sais où il y a des prairies grasses sur le chemin du bercail.